

## L'écriture (de) la copule

Claude Lévesque

Volume 9, Number 2, août 1976

Linguistique et littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500399ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500399ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

### ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Lévesque, C. (1976). L'écriture (de) la copule. *Études littéraires*, 9(2), 305–316.  
<https://doi.org/10.7202/500399ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# L'ÉCRITURE (DE) LA COPULE

---

*claude lévesque*

---

L'avantage, si j'ai droit à le dire, littéraire, de cette distance coplée qui mentalement sépare des groupes de mots ou les mots entre eux...

MALLARMÉ, *Préface au Coup de dés*

Lâcher la lettre, c'était pour eux (les premiers linguistes) perdre pied ; pour nous, c'est un premier pas vers la vérité.

SAUSSURE, *Cours de ling. gén.*

L'être écrit.

DÉRRIDA, *De la grammatologie*

Commençons par nous détourner, apparemment du moins, de l'écriture et de la « littérature » (écrire, n'est-ce pas essentiellement entrer dans l'éloignement et la magie du détour ?) pour nous interroger d'abord sur la signification et la fonction du verbe être du point de vue de la linguistique. On sait que Benveniste s'est intéressé tout particulièrement à la « notion » d'être dans *Problèmes de linguistique générale* où il consacre plusieurs chapitres à l'analyse de cet étrange vocable. Dans son chapitre intitulé *Catégories de pensée et catégories de langues*<sup>1</sup>, il cherche à montrer que les catégories aristotéliennes — qui se donnent comme des catégories de pensées et s'énoncent dans l'absolu — ne sont en fait et essentiellement que des catégories de langue et que le système d'Aristote trouve, dès lors, ses contraintes dans les limitations de la langue grecque elle-même. Une telle formulation — qui emprunte à la philosophie des notions non critiquées (en vérité, tout un système d'oppositions dichotomiques et/ou métaphysiques) pour les appliquer sans plus à sa dé-limitation — soulève

<sup>1</sup> E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* (Bibliothèque des sciences humaines). Paris, Gallimard, 1966, pp. 63-75.

un certain nombre d'apories que nous n'envisagerons pas ici<sup>2</sup>. Disons simplement que les catégories d'Aristote relèvent à la fois de la langue et de la pensée — il faut les penser en-deçà de cette opposition — puisqu'elles répondent à la question de savoir comment l'être se dit, mais aussi bien comment se dit l'être. « La catégorie, écrit Derrida, est une des manières pour l'« être » de se dire ou de se signifier, c'est-à-dire d'ouvrir la langue à son dehors, à ce qui est, en tant qu'il est ou tel qu'il est, à la vérité. « Être » se donne justement dans le langage comme ce qui l'ouvre au non-langage, au-delà de ce qui ne serait que le dedans... d'une langue »<sup>3</sup>. L'Être, en effet, a ceci de particulier qu'il ne fait pas partie de la table des catégories : il n'est pas lui-même une catégorie, un prédicat essentiel, mais la catégorie des catégories, la condition même de la prédication de tous les prédicats, comme le reconnaît d'ailleurs Benveniste lui-même. Il est donc le transcendantal — ce qui transcende tout genre — ou le transcatégorial : sa situation dans le langage ne peut être, dès lors, qu'excentrique.

Benveniste remarque d'abord que toutes les langues ne disposent pas du verbe « être » — affirmation qu'il sera amené ailleurs à nuancer et même à contredire — et que le grec, qui, lui, possède un verbe « être », a fait de ce verbe des emplois tout à fait singuliers. « Il a chargé ce verbe d'une fonction logique, celle de copule (Aristote lui-même remarquait déjà qu'en cette fonction le verbe ne signifie proprement rien, qu'il opère simplement une *synthèse*), et de ce fait, ce verbe a reçu une extension plus large que n'importe quel autre. En outre, « être » peut devenir, grâce à l'article, une notion nominale, traitée comme une chose ; il donne lieu à des variétés, par exemple, son participe présent, substantivé lui-même et en plusieurs espèces (*ta on ; oi ontes ; ta onta*, etc.)<sup>4</sup>. Nous aurons à revenir sur la fonction logique et syntaxique de la copule comme *archi-synthèse* : retenons pour l'instant que l'être,

<sup>2</sup> Voir J. Derrida, *Le supplément de copule*, dans *Marges de la philosophie* (Collection « Critique »). Paris, Les éditions de Minuit, 1972, pp. 209-246 ; P. Aubenque, *Aristote et le langage, note annexe sur les catégories d'Aristote. À propos d'un article de M. Benveniste*, dans *Annales de la faculté des lettres d'Aix*, tome XLIII, 1965.

<sup>3</sup> J. Derrida, *Marges de la philosophie*, p. 218.

<sup>4</sup> E. Benveniste, *ibid.*, p. 71.

comme notion nominale, est pensé dans l'espace de la présence, comme présence de la chose au regard, en tant qu'*eidos*, comme présence en tant que substance (*ousia*) ; il est alors compris par référence à un mode déterminé du temps — le présent — comme pointe (stigmè) du maintenant (*nun*) ou de l'instant. Par contre, l'« être »-copule ne comporte aucune signification, son extension s'étendant à l'infini : il n'est pas lié, dès lors, à la forme déterminée d'un mot, à l'unité paisible d'un son et d'un sens. Par conséquent, chercher à en définir la *présence* dans une langue et l'*absçence* dans une autre, c'est là une opération inutile et contradictoire. L'Être comme articulation, conjointement, jeu insensé, est une structure nécessaire à toute langue comme telle ; il constitue rien moins que la langue comme langue. Introduisant une certaine « distance copiée » dans le langage et à l'intérieur de chaque mot — distance qui, comme les blancs, toujours revient, déployant sous chaque mot un abîme où le sens (de l'être) se défait et s'anéantit en se divisant — la copulation (de) l'être ouvre la langue sur son dehors, articule le linguistique sur le non-linguistique, la parole sur l'écriture. « Supposons qu'il n'y ait pas cette signification indéterminée d'« être », écrit Heidegger, et que nous ne comprenions pas non plus ce que ce signifier veut dire. Qu'y aurait-il alors ? Seulement un nom et un verbe de moins dans notre langue ? Non. Dans ce cas, il n'y aurait pas de langue. Il n'arriverait pas du tout que, dans des mots, l'étant s'ouvre *comme tel*, qu'il puisse être appelé et discuté. Car dire l'étant comme tel, cela implique : comprendre d'avance l'étant comme étant, c'est-à-dire son être. Supposé que nous ne comprenions pas du tout l'être, supposé que le mot « être » n'ait pas même cette signification évanescence, alors, dans ce cas, il n'y aurait absolument aucun mot »<sup>5</sup>. La seule condition à l'être-langue de toute langue, pour Heidegger, ce n'est donc pas nécessairement la présence en elle du mot ou du concept (signifié) « être », mais à tout le moins celle du sens de l'« être » — à son degré zéro de signification — c'est-à-dire de l'« être » comme copule, conjointement, différence.

<sup>5</sup> M. Heidegger, *Introduction à la Métaphysique*. Traduction de G. Kahn. Paris, P.U.F., 1958, pp. 92-93.

Dans un article postérieur à celui que nous venons d'évoquer (« *Être* » et « *avoir* » dans leurs fonctions linguistiques) <sup>6</sup>, Benveniste en vient à admettre que toutes les langues disposent d'un équivalent des phrases à verbe « être », une certaine fonction du verbe « être » venant suppléer l'« absence » lexicale du verbe « être ». Selon Benveniste, pour éviter toute confusion, quand on parle du verbe « être », il faut toujours préciser s'il s'agit de la fonction lexicale ou de la fonction grammaticale : « Il y a, en effet, une notion lexicale dont l'expression verbale est aussi authentique, aussi ancienne que n'importe quelle autre, et qui peut avoir son plein exercice sans jamais empiéter sur la fonction de la « copule ». Il faut seulement lui rendre sa réalité et son autonomie. En indo-européen, ce lexème est représenté par *es-*, qu'il vaudra mieux éviter de traduire par « être », pour ne pas perpétuer la confusion dont nous essayons de sortir. Le sens en est « avoir existence, se trouver en réalité », et cette « existence », cette « réalité » se définissent comme ce qui est authentique, consistant, vrai... Complètement différente est la situation de la « copule », dans un énoncé posant l'identité entre deux termes nominaux. Ici l'expression la plus générale ne comporte aucun verbe. C'est la « phrase nominale », telle qu'elle est représentée aujourd'hui, par exemple, en russe ou en hongrois, où un morphème-zéro, la pause, assure la jonction entre les deux termes et en affirme l'identité... » <sup>7</sup>. Seule cette fonction copulative possède véritablement une valeur universelle, car elle n'est pas liée à un mot : elle peut être assurée, supplémentairement, par une pause, un blanc, un espacement, c'est-à-dire, notons-le, par des « signes » non-phonétiques, des différences qui, en elles-mêmes, sont proprement inaudibles. Ce qu'il importe de remarquer au surplus, c'est que ce supplément de copule ne vient suppléer à aucune absence. D'ailleurs, peut-on encore parler d'absence si cette valeur d'absence est dépendante de la valeur lexicosémantique de « être », alors que, selon Benveniste lui-même, « il n'y a aucun rapport de nature ni de nécessité entre une notion verbale telle « exister », être là réellement » et la fonction de « copule » <sup>8</sup>? Comprendre *l'être* comme copule à partir de l'opposition de la présence et de l'absence, n'est-ce pas déjà la

<sup>6</sup> E. Benveniste, *ibid.*, pp. 187-208.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 189.

tentation à laquelle la pensée occidentale a depuis toujours cédé, subordonnant sans plus la fonction syntaxique à la fonction sémantique, laissant l'une et l'autre fusionner jusqu'à un certain point, avec toutes les conséquences que l'on sait ? N'y a-t-il pas, dans ce supplément de copule, une possibilité originale qui se surajoute à la fonction lexicale du verbe « être » sans y faire appel et sans se laisser mesurer par elle ?

Une telle possibilité devrait pouvoir se vérifier même à l'intérieur de l'indo-européen. Or, selon Benveniste, le verbe *esti* en indo-européen doit être reconnu comme un verbe pareil aux autres « non seulement en ce qu'il porte toutes les marques morphologiques de sa classe et qu'il remplit la même fonction syntaxique, mais aussi parce qu'il a dû avoir un sens lexical défini, avant de tomber — au terme d'un long développement historique — au rang de « copule »... On doit restituer au verbe « être » sa pleine force et sa fonction authentique pour mesurer la distance entre une assertion nominale et une assertion à « être ». »<sup>9</sup> On peut se demander pourquoi Benveniste abandonne le principe de l'autonomie ou de l'originalité des deux fonctions du verbe être, pourquoi l'on se sent subitement contraint de réintroduire la copule dans l'horizon lexical du sens de l'Être et de remonter ainsi — à travers un procès de chute et de dégradation — vers une origine pure et inentamée, là où règne la plénitude sémantique du lexème « être » ? Pourquoi poser que l'être comme copule n'est que l'être lexical vidé de son sens, après avoir si nettement distingué et séparé l'un et l'autre ? La « Voix » de l'Être nous souffle irrésistiblement son sens selon une nécessité historique qui marque toute cette époque de l'histoire de l'être. Pour autant qu'il est déterminé à partir de l'être de l'étant comme présence, l'être impose en quelque sorte une certaine compréhension de la copule dans l'horizon du sens. Seul celui qui se tient d'une certaine manière en dehors de cet horizon peut préserver l'originalité irréductible et l'étrangeté de la copule, hors sens, hors site et hors temps. D'une certaine manière aussi, hors langage, mais comme sa condition même. Saussure le savait — malgré ses allégeances phonologistes et en contradiction avec elle — qui reconnaissait que seul le pouvoir d'articulation, de copulation syntaxique, — et non le langage parlé — était « naturel à

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 160.

l'homme». Il voyait dans l'articulation (en elle-même aphasique) la condition de la parole (et de l'écriture). Or l'articulation — et cela Saussure, de par son logocentrisme avéré ne pouvait pas le penser — c'est le devenir — écriture du langage (parlé ou écrit) et «le devenir-écriture du langage est le devenir-langage du langage»<sup>10</sup>. Il y aurait donc de l'«écriture» (en un sens renouvelé de ce terme» dans la parole, c'est-à-dire un espace de jeu non phonétique, un jeu de l'espace, un espacement; il y aurait dans la parole et dans l'écriture dite phonétique une écriture non-phonétique qui couperait court à tout rapport de dépendance hiérarchisante de l'écriture par rapport à la parole. Bref, il y aurait, traversant le langage de part en part, une écriture de la copule.

L'on sait que Saussure — le Saussure du *Cours*, à tout le moins, — rejetait hors des frontières de la linguistique toute intervention de l'écriture et, avec elle, des arts littéraires: il entretenait à leur égard — à l'instar de Platon et de toute la tradition philosophique — une méfiance radicale et toute «scientifique» (ce qui l'empêchait de publier ses recherches anagrammatiques dont il connaissait le caractère audacieux, risqué et quelque peu dément). Il présupposait un rapport de dérivation «naturelle» de l'écriture par rapport à la parole originaire: «La langue littéraire accroît encore l'importance imméritée de l'écriture. Elle a ses dictionnaires, ses grammaires; c'est d'après le livre et par le livre qu'on enseigne à l'école... On finit par oublier qu'on apprend à parler avant d'apprendre à écrire et le rapport naturel est renversé... L'écriture s'arroge, de ce chef, une importance à laquelle elle n'a pas droit»<sup>11</sup>. Et pourtant, l'on peut dire — et l'insistance de Saussure sur l'articulation en témoigne — que l'«écriture» (comme différence, espacement) n'a jamais cessé de traverser le langage comme sa première et plus intime possibilité, faisant éclater tout rapport de préséance naturelle entre la parole et l'écriture (au sens courant). Cette agression passionnée contre l'écriture que l'on rencontre dès le début du *Cours*, Saussure l'avait reçu en quelque sorte, à son insu, de la

<sup>10</sup> J. Derrida, *De la grammatologie*, Collection «Critique», Paris, Les éditions de Minuit, 1967, p. 325.

<sup>11</sup> F. Saussure, *Cours de linguistique générale* (Bibliothèque scientifique). 5<sup>e</sup> édition. Paris, Payot, 1962, p. 47.

tradition philosophique, laquelle a marqué de son empreinte phonocentrique et logocentrique toute la culture occidentale et la science linguistique elle-même, déterminant le langage comme l'unité immédiate et privilégiée du son et du sens dans la parole. Au regard de cette unité, l'écriture ne peut être que dérivée et supplémentaire. C'est aussi ce que pense Saussure, qui ne reconnaît à l'écriture qu'une fonction représentative par rapport à la signification immédiate, naturelle et directe du sens dans la voix. « Langage et écriture sont deux systèmes de signes distincts; l'unique raison d'être du second est de représenter le premier »<sup>12</sup>. Une telle conception représentativiste de l'écriture qui la rejette dans la secondarité non nécessaire, est commandée par la structure d'un certain type d'écriture : l'écriture phonétique-alphabétique. Or, en raison de la ponctuation, des pauses, des intervalles entre les sons et les lettres, des différences et de l'espacement nécessaire au fonctionnement des signes parlés ou écrits (comme de tout signe non langagier), en raison par conséquent d'un ensemble de « signes » non-phonétiques, on peut affirmer qu'il n'y a pas d'écritures purement phonétique, pas plus qu'il n'y a de phoné purement phonétique. L'extériorité du signifiant graphique, c'est aussi bien l'extériorité de l'espacement entre les phonèmes et c'est l'extériorité de l'écriture en général.

La distinction radicale du signifiant et du signifié inhérente au concept de signe implique que le signifié soit pensable et possible hors de tout signifiant, dans la présence pleine d'une conscience intuitive. La proximité absolue de la voix et de l'idéalité du sens, la réduction métaphysique de l'extériorité du signifiant phonique, d'un signifiant non mondain et comme transparent, s'effaçant pour laisser le concept se présenter lui-même sans intermédiaire et sans trace, implique que, en droit, la pensée peut être elle-même avant le langage, qu'elle n'a pas besoin du signifiant pour être ce qu'elle est : ce leurre est constitutif de l'idée de signe. « La « science » sémiologique ou, plus étroitement, linguistique, ne peut donc retenir la différence entre signifiant et signifié — l'idée même de signe — sans la différence entre le sensible et l'intelligible, certes, mais sans retenir aussi du même coup, plus profondément et plus implicitement, la référence à un signifié pouvant « avoir lieu »,

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 45.

dans son intelligibilité, avant sa « chute », avant toute expulsion dans l'extériorité de l'ici-bas sensible. En tant que face d'intelligibilité pure, il renvoie à un logos absolu auquel il est immédiatement uni »<sup>13</sup>. Les principes formels et différentiels du fonctionnement linguistique et sémiologique ne touchent pas qu'à la seule face signifiante du signe : ils désubstantialisent également sa face signifiée, la constituant toujours déjà comme un tissu de différences dans lequel chaque élément n'est lui-même qu'en étant marqué par la trace de tous les autres. C'est donc dans sa totalité que le signe, essentiellement et structurellement, est travaillé par la différence, par le jeu systématique des différences, lequel ne se laisse guider par rien qui lui préexiste et qui le fonde. « L'absence de signifié transcendantal étend à l'infini le champ et le jeu de la signification »<sup>14</sup>. En somme, le signifié est toujours en position de signifiant, inscrit originellement dans un réseau de renvois textuels à l'infini. Dans le système de la langue, il n'y a que des différences, disait Saussure, mais cela implique qu'il n'y ait pas d'extériorité simple du signifiant et du signifié, du dehors et du dedans, de la parole et de l'écriture. Donc, tout est trace et système de traces. Ce jeu de la trace est proprement insensé et il n'est pas, n'appartient pas à l'horizon de l'être qu'il inscrit dans son mouvement disséminant. La différence « est » ce jeu copulatoire et disruptif, ne se présentant jamais elle-même, en elle-même, car elle n'a pas la solidité et l'identité d'un fondement : elle « est » toujours différente d'elle-même, furtive, (se) différant dans le mouvement même par lequel elle « produit » des différences, n'étant rien finalement si ce n'est l'origine structurée et différente des différences. Par définition, si l'on peut dire, elle tombe hors du champ de la linguistique qui ne s'intéresse qu'aux effets de trace et de différence. Il reste que le jeu de la « différence » est la condition de possibilité du fonctionnement de tout signe, de la conceptualité et de tout système en général. L'« être » comme copule n'est-il pas (lui-même) une trace de ce jointement, de cette archi-synthèse qu'« est » la différence innombrable ? « Le *dé* de la différence ne nous renvoie-t-il pas au-delà de l'histoire de l'être, au-delà de notre langue aussi et de tout ce qui peut s'y

<sup>13</sup> J. Derrida, *De la grammatologie*, p. 25.

<sup>14</sup> J. Derrida, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 411.

nommer? N'appelle-t-il pas, dans la langue de l'être, la transformation, nécessairement violente, de cette langue par une toute autre langue?»<sup>15</sup>

Mais revenons au principe saussurien de la différence, à ce jeu en lui-même silencieux, inaudible, qui passe entre les signes, entre les phénomènes ou les graphèmes, et les donne à entendre ou à lire. C'est sur ce fond de silence, de mort, d'absence et de vide toujours recommencés que surgit le langage, vivant de cette pulsion de mort qui le traverse et le fragmente à l'infini. L'écriture — qui a toujours signifié l'absence et la mort, l'errance et l'exil — n'est pas autre chose que ce jeu hors sens dans le langage. L'«être» (comme copule) écrit, la différence écrit, rendant fictive toute vérité. Sans aller jusqu'à la différence, l'École de Copenhague — la glossématique — est allée on ne peut plus loin dans sa réflexion sur le caractère différentiel du langage: très explicitement, elle a dissocié, dès le départ, le principe phonologiste et le principe de la différence, instituant, par le fait même, une science formelle du langage. «C'est seulement grâce au concept de la différence entre forme et substance, écrit Uldall, que nous pouvons expliquer la possibilité, pour le langage et l'écriture, d'exister en même temps comme expressions d'un seul et même langage. Si l'une de ces deux substances, le flux de l'air ou le flux de l'encre (the stream of air or the stream of ink), était une partie intégrante du langage lui-même, il ne serait pas possible de passer de l'une à l'autre sans changer le langage»<sup>16</sup>. Cette École pose donc clairement le principe de l'indépendance mutuelle des substances d'expression et, avec lui, la possibilité d'une description plus spécifique de l'une et de l'autre. La glossématique ouvrait donc ainsi un champ de recherches reconnaissant principalement la spécificité de l'écriture comme gramme, et par le fait même, elle rendait possible une analyse de la littérarité du littéraire, de la textualité du texte, de «ce qui dans la littérature passe par un texte irréductiblement graphique, liant le *jeu de la forme* à une substance d'expression déterminée»<sup>17</sup>.

<sup>15</sup> J. Derrida, *Marges de la philosophie*, p. 26.

<sup>16</sup> H. J. Uldall, *Speech and writing*, 1938, *Acta linguistica*, IV, 1944, pp. 11 sq.  
Voir J. Derrida, *De la grammatologie*, p. 86.

<sup>17</sup> J. Derrida, *De la grammatologie*, p. 87.

S'ouvrir à la dimension scripturale de la copule, à son étrange pouvoir de composition ou de décomposition syntaxique, à sa puissance explosive en regard de l'Être et de la vérité, c'est se mettre à même de comprendre la folie qui habite le langage comme sa possibilité même, son fonctionnement en abîme, axé sur la combinaison positionnelle et métonymique plutôt que sur la profondeur sémantique et métaphorique. La pratique dérapante de l'écriture en abîme défie et défait toute phénoménologie, toute herméneutique et tout thématisme, lesquels sont reliés systématiquement, étant centrés avant tout sur la richesse lexicale, l'infinité sémantique, sur l'unité paisible du sens et du mot, et, au bout du compte, sur le mot comme tel dans son intégrité et sa vie propre. Le thématisme ne peut que rester aveugle aux « affinités formelles, phoniques ou graphiques, qui n'ont pas la taille du mot ». L'anagrammatisme, au contraire, fonctionne à l'aide de parties de mots et se confond avec le jeu qui désarticule le mot, le morcelle, en fait travailler les parcelles. « Glas, écrit Derrida, une foison de nom dort dans ces lettres »<sup>18</sup>. Une lecture qui reste fascinée par le sens (de l'être) ne peut qu'« oublier » la dissémination de la lettre sur la surface textuelle, la texture anagrammatique du texte, le jeu syntaxique des articulations qui morcelle le corps du mot et en réinscrit les membres démembrés dans des séquences qu'il ne commande plus, qu'il n'a d'ailleurs jamais commandé. L'écriture non phonétique ne se laisse plus dominer par ces unités du souffle et du concept que sont, soi-disant, le nom et le mot. Ce qu'elle décrit, ce sont des relations, le jeu systématique des différences, et non des appellations. Toute la pratique littéraire de Mallarmé s'appuie sur ces effets d'écriture pure, sur le pur vocable, le mystère des vingt-quatre lettres, sur une répercussion à distance et hors sens de signifiants phoniques et graphiques (« réciprocité de feux distants et présentée de biais comme contingence »), produisant ainsi des effets de contenu nouveaux et toujours nouveaux dans « ce qui se tait du discours ». Ces associations et ces collusions signifiantes se font presque au hasard, en pure extériorité, jouant sur les ressemblances fortuites, les parentés de pur simulacre, ces rencontres accidentelles produisant une sorte de mirage sémantique qui se fait et se défait dans un procès d'écriture où s'allient le hasard et la nécessité d'une manière chaque fois

<sup>18</sup> J. Derrida, *Glas*, Paris, Éditions Galilée, 1974, p. 54.

nouvelle et unique. Décomposé et recomposé par expropriation et réappropriation anagrammatique, le signifiant « perd jusqu'à un sens », comme le remarque Mallarmé lui-même dans une lettre à Cazalis où il est question de son sonnet en yx : « J'extraits ce sonnet, auquel j'avais une fois songé cet été, d'une étude projetée sur la Parole : il est inverse, je veux dire que le sens, s'il en a un (mais je me consolerais du contraire grâce à la dose de poésie qu'il renferme, ce me semble) est évoqué par un mirage interne des mots mêmes. En se laissant aller à le murmurer plusieurs fois, on éprouve une sensation assez cabalistique. C'est confesser qu'il est peu « plastique », comme tu me le demandes, mais au moins est-il aussi « blanc et noir » que possible, et il me semble se prêter à une eau-forte pleine de Rêve et de Vide »<sup>19</sup>. De même, pour Artaud, les mots doivent redevenir ce qu'ils sont, des signes physiques « pris dans un sens incantatoire, vraiment magiques, — pour leur forme, leurs émanations sensibles, véritable écriture du corps lui-même.

« Nous entrons ici, écrit Derrida, dans un labyrinthe textuel tapissé de miroirs »<sup>20</sup>, sans qu'il soit possible de traverser le miroir ou de trouver une issue quelconque, s'il est vrai que le texte labyrinthique ne comporte pas de hors-texte. Dans ce monde de substitutions incessantes, nous allons de simulacre en simulacre selon un mouvement dérapant et parodique de suppléance infinie où chaque mot se trouve destiné par avance à être destitué, sacrifié, révoqué, raturé, au profit d'un autre tout aussi impropre et qui cède immédiatement sa place à un autre, indéfiniment. « Il est clair que le monde est purement parodique, écrit Bataille, c'est-à-dire que chaque chose qu'on regarde est la parodie d'une autre, ou encore la même chose sous une forme décevante. Depuis que les phrases *circulent* dans les cerveaux occupés à réfléchir, il s'est produit une identification totale, puisque à l'aide d'une *copule*, chaque phrase relie une chose à l'autre ; et tout serait visiblement lié si l'on découvrait d'un seul regard dans sa totalité le tracé laissé par un fil d'Ariane, conduisant la pensée dans son propre labyrinthe »<sup>21</sup>. Il faudrait réfléchir à ce *copule* (au masculin) qui

<sup>19</sup> S. Mallarmé, *Correspondance* (1896-1871), Paris, Gallimard, 1959, pp. 278-279.

<sup>20</sup> J. Derrida, *La dissémination*, Paris, Seuil, 1972, p. 221.

<sup>21</sup> G. Bataille, *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1970, p. 81.

s'implique ainsi dans la copule pour marquer la dimension érotique de l'écriture copulatoire et disséminante. N'est-ce pas ici la copulation même, nécessaire et hasardeuse, du sème et du sémén ?

*Université de Montréal*